



AUTUMN FOREST BY DAVE MEIER - PICOGRAPHY.CO

2 1 4 4

Prologue

10 avril 2337

Voilà bientôt dix ans que nous habitons cette jolie villa au bord de la mer. Ses larges fenêtres inondent la maison de lumière et du chant des flots s'échouant à quelques mètres de nos escaliers. Max et Bianca se pourchassent sur la galerie en riant. Sous leurs pas, le bois injustement martelé proteste en craquements secs. En cet instant, les mouettes s'interpellent à grands cris, sachant que l'heure du petit-déjeuner a sonné. Ici, les pêcheurs les nourrissent tant et si bien qu'elles ne font plus désormais que flâner et parfois quand l'une d'elle hurle une alerte, elles soulèvent le cou, s'interrogent brièvement et se rendorment. Je me retourne et regarde tendrement ma compagne. Elle prépare à manger. Parce que c'est mon anniversaire, je n'ai le droit de toucher à rien. Le bonheur que nous vivons a solidement planté ses racines dans nos vies mais il m'arrive parfois, comme c'est le cas aujourd'hui, de me rappeler ce qu'il nous a coûté.

Petit, j'ai grandi sur une planète inhospitalière où je n'ai jamais pu courir à perdre le souffle sur le sable d'une grève. À ma naissance, un siècle et demi s'était écoulé depuis les déflagrations. On raconte qu'en ce temps-là, les hommes avaient pillé le sol jusqu'à épuisement des ressources, pollué l'atmosphère et les cours d'eau en manufacturant quantité de produits dont personne n'avait initialement besoin. Quand la Terre n'eut plus rien à donner, la rivalité entre les peuples pour se prémunir de l'essentiel avait déjà fait éclater de nombreux conflits. Sur leur planète à l'agonie, lorsqu'ils n'étaient décimés par les guerres, mes semblables mourraient de faim ou périssaient brûlés par les ultraviolets. Bien avant les explosions, des villes avaient été édifiées sous d'immenses coupes où s'étaient réfugiés ceux qui avaient mené les leurs à l'extinction. De ce point d'observation, des hommes dont l'avidité les avait épargnés d'une mort douloureuse, étaient en mesure de voir s'éteindre tous les autres.

Quand tout a sauté, on a estimé à quelque deux-cent millions le nombre de survivants sur plusieurs milliards d'individus. Très tôt, ceux qui nous ont recueillis ont œuvré à ce que nous recouvrions la santé et pour ce faire, ont procédé à de nombreuses manipulations génétiques, nous rendant particulièrement résistants aux maladies et doublant notre capacité physique à l'effort. Contraints de partager des espaces limités dans des abris conçus pour nous protéger des radiations, les règles de vie initialement convenues n'ont cessé de se rigidifier. Avant ma naissance, les gens se réunissaient encore et se visitaient. Après, la participation au travail a tellement augmenté qu'elle nous laissait à peine le temps de nous détendre. Soumis à des migrations régulières, tous les quinze mois nous changions de quartier. Il nous fallait ainsi constamment nous familiariser avec de nouveaux voisins. Même si nous répétions sans cesse les mêmes tâches tout au long de notre vie, nous étions appelés à le faire dans des milieux changeants.

Les délais s'avéraient donc très courts pour former des couples. Les amoureux qui n'avaient été stérilisés devaient en s'épousant quitter définitivement leur famille. Inutile de dire combien il était difficile de maintenir entre nous des liens avec cette dispersion continue des populations.

L'horaire quotidien d'un adulte était constitué de travail et de mise en forme. Nous étions, bien entendu, régulièrement soumis à des contrôles médicaux. Mon père et moi avons été assignés aux travaux en usine, puis en entrepôt. Pour ma part, je rêvais d'être instituteur. Ce désir d'enseigner était chez moi aussi puissant que celui d'apprendre. Même si je fus privé assez tôt du privilège de m'instruire, j'ai pu grâce à des amis, accéder à des connaissances qui n'étaient pas destinées à mon rang. C'est ainsi qu'en recollant les morceaux, je m'étais aperçu que des pans complets d'histoire manquaient. J'avais souvent, sans grand succès, tenté de reconstituer notre passé. Cependant, ce dont j'étais certain, c'est qu'avec le temps toute liberté individuelle avait disparu et que nos destinées étaient tracées en fonction de la place qu'occupait notre famille dans la hiérarchie. Désormais empêchés d'aller dehors, nous étions prisonniers des lieux qui nous maintenaient en vie.

Toronto News, vendredi 16 mai 2110

Le consortium saoudien Kantzz a acquis ce jeudi le dernier tiers du continent australien, devenant ainsi propriétaire d'une superficie de sept millions six cent quatre-vingt-douze mille kilomètres carrés. Considérant qu'il avait déjà mis la main sur trois provinces de l'Ouest canadien et qu'il détient l'intégralité des territoires du Moyen-Orient, ses possessions totalisent désormais plus de dix-sept millions de kilomètres carrés.

Le gouverneur général d'Australie, monsieur Carl Mathewson, s'est voulu rassurant en rappelant les développements exceptionnels réalisés par le consortium au cours des dernières décennies. Il a souligné l'extrême diligence de ses représentants à dépolluer les contrées acquises et à en faire de véritables paradis pour leurs occupants. Il cite : « Le souci manifeste pour l'environnement ainsi que les projets novateurs de Kantzz nous ont convaincus que le temps est venu de céder à ce groupe des territoires qu'il rendra dorénavant viables. » Il a également rappelé que grâce aux initiatives du consortium, l'Australie accueille depuis six ans le plus grand jardin zoologique à ciel ouvert de la planète, où toutes les espèces s'y côtoient en raison des contrôles climatiques qu'il a mis en place et qu'il entend rendre disponibles à tous les habitants de la planète dans un avenir prochain.

Cependant, tous ne partagent pas l'avis de monsieur Mathewson et un nombre croissant dénonce le laxisme des gouvernements qui octroient désormais le monopole de continents entiers à de riches individus qui, jusqu'à présent, n'ont pas étendu leurs initiatives environnementales à l'extérieur des territoires acquis. De nombreuses manifestations sont prévues ce weekend ainsi qu'au cours de la semaine prochaine, notamment aux États-Unis où on craint que le gouvernement central accepte de céder une partie de la côte Ouest américaine au consortium qui a depuis plusieurs années tenté de l'acquérir. On allègue que la vente de ces états permettrait le renflouement des caisses en vue du développement d'industries agricoles vertes, idée à laquelle, bien entendu, la population ne se rallie pas.

Dimanche, 17 janvier 2326

À onze heures, Maëva fait son entrée dans la station. Comme à l'accoutumé, elle salue ses collègues puis intègre le compartiment qui lui sert de bureau où ils avaient déposées aujourd'hui quelques fleurs et des cartes de souhait pour son anniversaire. Quelque trente minutes plus tard, un signal strident se fait entendre révélant une panne générale de fonctionnement. Les mémoires se vident et les systèmes vitaux de la station se disloquent l'un après l'autre ! Face à l'ampleur de la dégradation, Maëva somme à tous de s'en aller. Ils engagent rapidement les procédures de départ et lorsque le dernier membre de l'équipe a quitté, elle bloque les accès et se réinstalle dans son fauteuil.

Samedi, 8 août 2325

Après que j'aie senti ce picotement dans tout mon corps, je me suis retrouvé ici. Devant moi, des espaces d'une grande beauté comme je n'en avais jamais vus. Le lieu est couvert de verdure et se dandinent au gré du vent une multitude de fleurs sauvages. Des arbres matures chargés de fruits logent dans ce décor splendide. Au loin, des montagnes mauves sont baignées de lumière. Plongé dans un ciel aux dimensions infinies, j'aperçois pour la première fois de ma vie des oiseaux en plein vol alors que se répand sur mon visage une chaleur bienfaisante. L'air doux qui emplit mes narines apaise peu à peu mon cœur qui depuis mon départ battait à tout rompre. Soudain, une femme vient se poster juste devant moi. Visiblement pressée, son regard agacé m'informe qu'elle veut prendre ma place et m'oblige à poser le premier pas en sol inconnu. Au même instant, la cabine d'à-côté accueille un jeune homme à peine sorti de l'enfance qui, sans même nous jeter un regard, file son chemin. Très vite, la femme a pris ma place. Elle me regarde sans expression particulière, puis elle appuie sur une touche et l'instant d'après a disparu. Dans cette cabine, moi aussi j'ai voyagé, mais jusqu'où ? Deux hommes pressent à présent le pas dans ma direction. Affolé, je choisis tout de même de garder mon calme. Bientôt, je m'aperçois qu'ils sont absorbés par leur conversation et que ma présence ne les interpelle pas. Rapidement, ils s'installent à leur tour pour partir. Je crois qu'il est préférable que je ne reste pas là.

L'endroit s'ouvre sur une route aux abords d'un village visible à travers le boisé clairsemé qui lui sert d'écrin. La traversant, un véhicule totalement silencieux arrivant à grande vitesse et flottant à un mètre du sol, m'a aperçu à la dernière minute. Il s'est bercé sur le côté comme en apesanteur pour m'éviter. Son conducteur n'a fait aucun commentaire et a poursuivi sa route comme si de rien n'était. Je suppose qu'il a l'habitude de ce genre d'incidents mais il m'a foutu une peur bleue et mon cœur s'emballa de plus belle. Lorsque je reprends mes esprits, me parvient au loin une musique et des voix. Je les suis en prenant par la droite un sentier de terre battue qui me fait traverser un petit boisé. Il débouche sur une large place circulaire au sol tapissé de tuiles lisses et multicolores, formant un motif géométrique dont la finalité m'échappe. Autour sont érigées des habitations. Sur la place, des gens s'affairent à installer des bulbes de couleurs variées sur une tige souple qu'ils étirent d'un bout à l'autre d'une estrade au son d'une musique provenant d'une boîte reliée à un fil. D'autres déposent avec précaution de grandes tables qui sont aussitôt garnies de vases fleuris. Des pièces de bois massives sont disposées de part et d'autre. Sur l'estrade, patientent des instruments de musique qui pourraient s'apparenter aux nôtres. Comme j'étais très jeune lorsque j'ai vu des personnes autorisées en jouer, je ne saurais dire ce qu'ils sont. Bientôt des gens s'engageant dans le sentier pour se rendre aux cabines me croisent indifférents, ce qui me rassure sur le fait que ma présence ne les questionne pas.

Je décide alors de quitter mon poste d'observation et de m'engager dans le village. Très vite, j'aperçois la voie bétonnée sur laquelle a bien failli se terminer mon aventure et je constate qu'elle longe cette commune mais n'y entre nulle part. Elle est jalonnée de boisés plus ou moins denses qui semblent faire route avec elle. Dans le village, ce sont plutôt des chemins de terre battue qui serpentent des groupements d'habitations hautes et larges, bordées de potagers et de jardins fleuris. Entre elles, les espaces comme les toits sont garnis de verdure et de nombreux saules ont depuis longtemps élu domicile aux abords des maisons. Le village doit accueillir tout au plus quelques centaines d'habitants et là où il semble s'arrêter, sont érigés des édifices de quelques étages supplémentaires, beaucoup plus amples et munis de panneaux solaires gigantesques. Deux hommes âgés accompagnés d'un chien me sourient alors qu'ils s'engagent vers la place centrale. Autour de moi, les gens vaquent à leurs occupations et certains me saluent au

passage d'un hochement de tête ou d'un sourire. Cet endroit accueillant me rappelle les pittoresques villages d'Europe dont on a sauvegardé des images en souvenir de notre histoire.

Au bord de la route, j'aperçois un espace aménagé de tables basses et de fauteuils en bois aux couleurs gaies dans un boisé clairsemé. L'endroit me paraît invitant. Après avoir amorcé mon entrée dans le sentier qui y mène, un couple à la mine dubitative chevauchant un véhicule deux places se plante juste devant moi. Affolé, je reste figé. Le conducteur réalisant que je ne bougerai pas, se décide à me dire : « Eh bien, si ça ne vous dérange pas, nous aimerions passer. » Je constate alors que de part et d'autre de moi une végétation abondante leur bloque le passage. « Oh, je m'excuse » je leur dis soulagé et je m'écarte de la route. Ils avancent de quelques mètres supplémentaires et arrêtent le moteur du véhicule qui se pose en douceur sur le sol. La jeune femme se dirige alors vers une espèce de vase très haut d'où en appuyant sur un bouton elle peut boire. J'examine la manœuvre tout en me réjouissant qu'ils ne semblent pas non plus se préoccuper de ma présence ici. Nos vêtements diffèrent un peu tout de même mais nous avons pour le reste des manières semblables et nous parlons un langage commun. Ceux que j'ai croisés, hormis cette femme pressée de partir, étaient plutôt calmes et semblaient affables, ce qui permet à mes appréhensions de baisser d'un cran. Pourtant, l'instant d'après, je me rappelle que ma fuite va m'apporter un tas d'ennuis car de toute évidence on va me chercher. Au moment où cette inquiétude me gagne, une voix me fait sursauter. Je me retourne d'un bond.

« Salut, on ne se connaît pas ? »

Je suis à nouveau sidéré, mais cette fois parce que la femme qui se tient devant moi est d'une beauté à couper le souffle. Son regard bleu est saisissant, sa peau délicate, ses courbes parfaites. La blondeur cendrée de sa chevelure m'était jusque-là inconnue. Je suis estomaqué, touché en plein cœur. Pendant d'innombrables secondes, je glisse dans un univers cotonneux, enveloppant, que je traverse au ralenti. Je suis malgré moi submergé par des émotions de tendresse, de ravissement. Bien entendu, elle attend toujours ma réponse armée d'un sourire radieux et d'un regard pétillant. J'essaie sans y parvenir tout à fait de prendre un air

naturel, et malgré les efforts titanesques que je déploie, tout ce que je trouve à dire c'est : « Non, en effet. »

« Vous êtes venu pour la Pandora ? »

Je suppose alors que c'est le nom qu'on donne à la fête qui se prépare et je poursuis sur la même invalidante lancée : « Oui, j'en ai entendu parler mais comme je ne suis pas d'ici... » Dès cet instant, un certain nombre de peurs font irruption dont celle qu'elle me questionne d'où je viens ou qu'elle s'aperçoive que je ne connais rien de leurs coutumes. Heureusement, tout de go, elle s'empresse de me dire : « Vous savez, c'est au coucher du soleil que la fête commence même si des musiciens s'installent déjà depuis une heure et joueront de temps à autres pour égayer les gens. Chez nous, on triche un peu sur les règles, on n'aime pas tellement se conformer à des horaires contraignants. Comme à chaque année, tout le village sera là et nous accueillerons de nombreux visiteurs. Ce soir, il vous faut absolument goûter au « fooloop », un fruit nouveau, tout à fait original et totalement délicieux. Oh..., ajoute-t-elle soudain inquiète, je n'aurais pas dû vous dire ça, c'est le clou de la soirée. »

Mon esprit vagabondant entre mes peurs et ses charmes, j'ai à peine relevé ce qu'elle m'a dit et je réitère avec cette réplique insignifiante qui ne m'impose, bien entendu, aucun effort de raisonnement : « Vous m'avez l'air au courant ? »

« Eh bien, ma mère supervise le groupe de chercheurs arboriculteurs qui mettent au point d'année en année de nouveaux procédés de culture. Sa passion, ce sont les fruits. Elle et son équipe en ont créé plus d'une douzaine déjà. »

Ne trouvant rien à ajouter à ces précieux éclaircissements, ingérables pour l'instant par mon cerveau englué, nous restons un bon moment à nous regarder silencieux. Incessamment, mon instinct me rappelle qu'il serait plus prudent de m'éclipser. Ne sachant trop, m'apprêtant à le faire, comment m'engager à la revoir, je lui propose : « Je vous vois à la fête ce soir ? »

Surprise, s'étant d'abord aperçue que je me disposais à partir, elle me répond visiblement ravie : « Bien sûr ! Si vous voulez, retrouvons-nous à la Zocalo disons... à vingt heures ? » Et elle ajoute : « Au fait, quel est votre nom ? »

« Sam. »

Je lui confirme que je serai là puis je rebrousse chemin. Je me rappelle soudain que je ne lui ai pas demandé son nom...

« Quel est le vôtre ? »

« Pardon ? » me dit-elle étonnée.

« Quel est votre nom ? »

« Émilía. » Puis, elle ajoute en s'éloignant : « On se voit à vingt heures ! »

« À vingt heures ! » je lui crie à mon tour, à la fois transporté et angoissé par ce rendez-vous dont j'ai convenu sans trop y réfléchir, et je m'empresse de quitter l'endroit. Je préfère pour le moment interrompre ma visite au village. J'y reviendrai au coucher du soleil. À cette heure cependant, j'ai faim. Puisque dans ma vie, je n'ai jamais eu à me soucier de trouver quoi que ce soit à manger, je ne sais pas davantage comment ça fonctionne ici. Toutefois près des cabines, j'ai remarqué en arrivant de nombreux arbres fruitiers. Je fais donc route vers cet endroit. Une fois sur place, je constate avec joie que les cabines sont vides et les environs déserts. Je m'installe tout de même discrètement, je tends le bras et je tire. Décidément, ce fruit est tenace et lorsqu'il cède c'est une branche outrée qui rabâche un crissement de feuilles qui n'en finit plus de chicaner. J'en cueille de suite quelques-uns puis je tente une bouchée. Le fruit est dur mais sucré et délicieux. Je suis on ne peut plus content de mon initiative.

Alors que je me repose confortablement adossé à l'arbre auquel je dois ma survie, la cabine dans laquelle je suis arrivé accueille un nouveau visiteur. Je m'explique mal mon soudain malaise, comme un pressentiment. Depuis plusieurs minutes, le

va-et-vient a repris, vraisemblablement en raison de la fête qui s'annonce. J'étire tout de même le cou pour voir car les herbes au sol m'en cachent la vue. C'est Greg !

Samedi, dix-neuf heures trente

Cathy et Sony sont inquiètes. Sam n'est pas de retour pour le dîner. Ni l'une ni l'autre n'auront faim. Pour l'avoir attendu plus d'une heure, elles savent bien que la raison de son absence est déjà connue des autorités. Aujourd'hui, c'était un anniversaire important pour lui : le premier du décès de son père. Sam est celui qui a le plus mal vécu cette séparation. Des voisins, des amis et quelques membres de la famille encore proches avaient organisé à vingt heures une cérémonie pour se rappeler Pete, même si depuis longtemps l'oubli fait partie de ce que la société préconise et parfois exige. Les circonstances entourant son décès ont toujours incité Sam à rechercher la vérité sur les événements qui ont eu lieu cette journée-là. Cathy se demande maintenant avec effroi si sa quête ne l'aura pas mené vers un destin semblable.

Blottie dans son lit, Sony ne peut plus longtemps retenir ses larmes. Malgré les scénarios rassurants qu'elle essayait de se construire, elle craint à cette heure ne jamais le revoir. Tous les souvenirs qui la lient à son frère, son ami, son complice depuis l'enfance, refont surface alors que sa mémoire lui rend intacts son visage, ses yeux bleus profonds, sa chevelure d'ébène, ses gestes assurés, le son de sa voix. Dans un monde où toute erreur de jugement est susceptible de vous coûter la vie, elle ne peut se résoudre à admettre que Sam ait commis des imprudences très précisément une année après le départ de son père.

Peu avant vingt heures, Anita les informe que la cérémonie a été annulée et qu'on passera les voir. Trente minutes plus tard, on frappe de nouveau à leur porte. Cathy et Sony plongent dans le regard l'une de l'autre. Lorsque Cathy va ouvrir se tient là Greg, le responsable du secteur nord. C'est un homme à la stature colossale, à la mâchoire carrée et aux rides profondes. Son regard exceptionnellement lointain et l'expression profondément soucieuse de son visage donnent l'impression qu'il porte sur son dos tout le poids de l'univers.

Étonnamment, il fait montre de délicatesse et se veut rassurant. Cathy et Sony, éminemment surprises par cette attitude inhabituelle, ne savent trop si elles doivent rire ou pleurer. Greg explique : « Nous savons que Sam a été pendant la journée chargé de travaux sur les bâtiments. Il était donc muni de l'équipement adéquat. Sa réserve en oxygène lui permet de subsister dehors pendant plus de vingt-quatre heures. Nous pensons toutefois qu'il s'est égaré dans les conduits qui mènent aux différents quartiers. »

Abasourdis, Cathy et Sony le sont davantage. De mémoire, personne n'a jamais été recherché de cette façon ; chacun ayant la responsabilité de sa propre existence et de ce fait, du strict respect des consignes. Ainsi, tous ceux qui se sont égarés ne sont jamais revenus et n'avaient pas à leur connaissance fait l'objet d'une enquête.

« Ne vous en avait-il glissé mot madame ? » demande Greg. Encore sous le choc et un peu perdue dans ses pensées à présent, Cathy répond : « Non. Je ne savais même pas qu'il était autorisé à effectuer des travaux sur les bâtiments. »

Greg jette alors un regard inquisiteur à Sony qui se sent mal à l'aise et répond aussitôt qu'elle n'en savait rien, ajoutant que Sam est un homme très secret et qu'on n'en tire pas grand-chose. Étrangement, cette affirmation semble le satisfaire plus que le décourager. Sony ne comprend pas très bien pourquoi. Du coup, Cathy saisit l'in vraisemblance de la situation et comprend que Sam n'est peut-être pas en danger mais que son absence fait peser sur Greg une menace.

Tentant de contenir la joie qu'elle ressent à cette idée et feignant à présent inquiétude et incompréhension, Cathy ajoute qu'elle questionnera ses amis demain pour voir si l'un d'eux peut fournir une explication à sa disparition. Elle remercie Greg pour son exceptionnelle ouverture et, craignant qu'il y relève une impertinence, le regrette aussitôt. Mais il s'en accommode très bien. Cela lui permettra, pense-t-il, de s'allier cette famille et leurs amis pour trouver Sam.

Francis n'entend pas à rire, Greg le sait et il sait aussi qu'il a à peine plus de vingt-quatre heures pour régler cette affaire. Il ne comprend pas comment Sam et Hugo

ont pu partir ensemble et brouiller les pistes. Hugo était arrivé dans le secteur sud il y a quelques semaines. Selon son dossier, Sam et lui n'auraient jamais été en contact. Quant à Sam, il n'étirait jamais ses journées, assistait aux entraînements et rentrait chez lui. Ni l'un ni l'autre n'auraient non plus été en contact avec ceux qui s'étaient enfuis au cours des dernières semaines. Cette histoire est une vraie merde. Plus tard, Greg fera fouiller leurs appartements.

Samedi, vingt heures

À la vue de Greg, ma peur au ventre s'est accentuée, incrustée. Et là, le souvenir de ces dernières heures échoit très vite dans mon esprit. Depuis plusieurs semaines, on m'avait assigné ainsi que quelques autres, au transport de marchandises vers les entrepôts sud. Tout au long de mon parcours, des sentinelles montent la garde. Chaque nouvelle allée m'en fait croiser une, parfois deux et au changement de secteur, je décline mon identité et présente les autorisations de livraison. Je connais bien l'entrepôt sud car nous y étions l'an dernier. J'ai vite fait de déposer mes cartons et parfois, je reviens avec une nouvelle cargaison. Je prends alors le chemin en sens inverse, croise les mêmes sentinelles et reviens à mon point de départ.

Or, un matin, alors que je suis presque de retour dans mon secteur, j'entends un fracas terrible derrière une porte et des gars en sortent en courant. L'un d'eux se précipite sur mon chariot et se cache dans les réserves. Paniqué, je décide tout de même de poursuivre ma route avec lui. La sentinelle du poste de garde qui consulte mes papiers, jette un regard furtif sur mon chargement puis me laisse entrer. Je stationne mon véhicule entre deux colonnes de boîtes et je dis que je dois aller aux toilettes. J'ai à peine vu le gars, ce qui n'empêche une complicité de m'habiter. À l'heure du lunch, j'ai mis pour lui de quoi manger dans mes poches en souhaitant le voir. J'ai déposé la nourriture sur une caisse de bois au sol et j'ai continué mon travail. Je ne l'ai pas revu. Quelques jours plus tard, j'aperçois, vêtu d'un sarrau et muni d'une sorte de décodeur, un homme arpenter les conduits qui mènent au secteur sud à une dizaine de mètres des sentinelles. Il me sourit et me remercie à voix basse sans en dire plus.

Pendant un bon moment, j'ai souhaité le rencontrer de nouveau mais je ne l'ai pas revu. Personne n'a entendu parler de l'incident du fracas, bien évidemment. Ce matin, alors que je livrais d'autres cartons, il s'est posté devant mon véhicule et m'a dit : « Viens ! » Je savais que je disposais de peu de temps, mes allées et venues étant minutées. À l'aide d'un code, il a déverrouillé une porte et nous sommes entrés dans une pièce petite, sans fenêtres, mais abondamment éclairée. Il m'a dit : « Je pars. À toi de faire de même. » Il est entré dans une cabine de verre, m'a regardé, m'a souri et après avoir appuyé sur une touche, il a disparu. J'ai compris que je devais faire vite ; que déjà on avait pu repérer mon chariot laissé là au milieu du conduit. Je n'ai plus hésité ; je suis entré dans l'autre cabine et moi aussi je suis parti.

Voilà maintenant des heures que je suis dissimulé et que je guette les sentinelles. Je n'en ai vues aucune. Je n'ai reconnu personne et à ma connaissance seul Greg est venu puis reparti deux heures plus tard. La nuit commence à tomber et je crains d'être en retard à mon rendez-vous. Il devient impératif de trouver d'autres vêtements avant de rejoindre Émilie. Je veux pouvoir circuler discrètement dans la foule. Plusieurs fenêtres étaient ouvertes lorsque j'ai visité les lieux en avant-midi. La soirée est douce et il y a fort à parier qu'elles le sont toujours. M'infiltrer chez des gens et leur emprunter quelques fringues, ne devraient pas être si difficile. J'ai pourtant le cœur qui bat la chamade.

Je traverse rapidement la route et je prends par la gauche un sentier qui mène à un secteur plus obscur. Une habitation est partiellement éclairée. On a allumé une lumière douce dans l'entrée mais je crois bien qu'elle est déserte. Une horloge orne le mur du salon par où j'ai accédé et m'indique qu'il sera bientôt vingt heures trente. Silence complet. Il n'y a personne. Au rez-de-chaussée, il n'y a pas de chambre. Je monte à l'étage à la recherche des cabinets de rangement en souhaitant que l'endroit ne soit pas exclusivement habité par des femmes. J'ai des sueurs froides. Dehors, les gens s'amusent et il me semble que la musique s'est faite plus assourdissante depuis quelques instants. Dans une des chambres, deux armoires gigantesques me font face. Je n'ai jamais vu de meubles si imposants. J'ouvre celle de gauche et je découvre avec joie que ce sont des vêtements masculins. Je retire un pantalon et le place devant moi. Il est un peu long mais il

fera l'affaire car la taille semble idéale. Je prends ensuite une chemise et une veste, je referme la porte et ressors rapidement de la maison. Dans le boisé qui borde l'arrière de cette suite d'habitations, j'enfile mon butin et, sans avoir pu vérifier que le tout m'allait, je pense bien que c'est séant. Je dissimule mes vêtements sous des fougères. Je viendrai demain les chercher. Pour l'heure, je pars retrouver Émilie.

Samedi, vingt-et-une heures

Lorsque Greg est parti, Cathy s'est mise à fouiller l'appartement.

« Que cherches-tu maman ? »

Cathy fait signe à sa fille de s'approcher et lui propose d'échanger à voix basse ce que chacune a compris de la visite de Greg. Elle cherche des caméras et si pour l'heure il n'y en a pas, elle sait qu'il y en aura demain.

« Il faut s'entendre Sony sur la manière de communiquer pour n'éveiller aucun soupçon. En aucun cas, Greg doit se douter que nous pensons que Sam s'est probablement enfui. Il faut qu'il soit certain de nous avoir convaincues qu'il s'est égaré dans les dédales de corridors menant aux différents quartiers ou que sa vie est en danger à l'extérieur. »

« Mais où aurait-il pu aller ? » demande Sony.

« Écoute ma belle, ce que je vais te dire va peut-être te surprendre et doit rester entre nous car il se pourrait bien que Sam ait trouvé un moyen de sortir d'ici. »

« Mais comment et pour aller où ? »

« Eh bien, ton frère soupçonnait l'existence de véhicules capables de transporter les gens de la Terre sur d'autres planètes habitables. Des engins qui existeraient depuis longtemps. Ils seraient extrêmement rapides et silencieux. J'ai longtemps pensé qu'il s'agissait de rumeurs auxquelles les gens s'accrochent tu sais, mais il

m'est revenu plus d'une fois avec cette histoire et j'ai fini par croire qu'il pouvait avoir raison. Cependant, depuis un bon moment déjà, il n'en a plus reparlé. Je pense que s'il a fait cette découverte, il fera aussi en sorte de venir nous chercher. Ce pourrait être un scénario plausible pour expliquer la soudaine sollicitude de Greg. »

« Il m'en avait déjà parlé aussi. Comme toi, j'ai pensé qu'il fabulait. Tu penses qu'il les a trouvés ? »

« Je ne sais pas Sony, je l'espère. Ce que je peux te dire, c'est que j'ai perçu chez Greg une inquiétude disproportionnée par rapport à un quelconque intérêt pour Sam dont il voudrait nous persuader. Il y a quelque chose qui cloche dans son histoire. Avec tous les moyens dont il dispose, si Sam était dans l'un ou l'autre des quartiers ou même quelque part à l'extérieur, il l'aurait trouvé depuis longtemps. Je crois que Sam est vivant et probablement en fuite ainsi qu'il a appris des choses que Greg ne veut pas voir se répandre. Tu comprends ? »

« Oui, parfaitement ! »

Ce soir-là, Cathy et Sony se seront mises d'accord sur leur stratégie et sur l'état mental qu'elles devront laisser paraître. Cependant, elles auront eu moins de mal à trouver le sommeil. La perspective que Sam soit toujours vivant leur aura donné une vision inespérée de l'avenir.

Samedi, vingt-et-une heures

Sur la place centrale, il y a foule. Je m'aperçois alors que ma tenue me permettra de passer incognito. Un spectacle est en cours. La musique est assourdissante, mais les gens n'en semblent pas incommodés. Ils chantent et dansent. Les tables qui avaient été aménagées là un peu plus tôt aujourd'hui accueillent maintenant des mets qui me mettent l'eau à la bouche. Mes fruits de l'après-midi sont déjà loin dans mes souvenirs et je mangerais bien quelque chose.

Je balaie du regard ces gens rassemblés pour la fête et je cherche une jolie blonde. Je crains qu'elle ait décidé de se joindre à quelqu'un d'autre vu mon retard. Je m'aventure de l'autre côté de la scène et je ne la vois toujours pas. Autour de moi, des gens vont et viennent joyeux. Je retourne à ma position initiale où certains s'arrêtent quelques instants pour prendre une bouchée. Semble-t-il que je pourrais en faire autant. Je m'approche et je ne sais trop ce que je vais choisir parce que je ne reconnais pas ce que j'ai l'habitude de manger. J'imite donc la dame qui se trouve à mes côtés et je me sers la même chose. Elle me lance un sourire approbateur que je lui rends. Puis, quand je lève les yeux, j'aperçois ma déesse...

Émilia me raconte qu'elle s'est amusée à me regarder chercher. Je lui souris, heureux qu'elle m'ait trouvé, et lui explique qu'un ami m'a prêté ces vêtements afin que je sois un peu plus présentable. Elle me complimente sur ma tenue et pique quelques trucs dans mon assiette, en m'annonçant que pour le clou de la soirée, je devrai patienter jusqu'à vingt-deux heures. Je lui dis que j'en suis ravi parce que cela nous donnera le temps de faire plus ample connaissance, ne sachant pas comment en fait j'en viendrai à me débrouiller au cours de cet échange. Elle me répond par un sourire radieux. Puis, elle me dit : « Remplis ton assiette et allons nous asseoir plus loin. »

Je m'exécute avec joie et cette fois, je prends au hasard un peu de tout. Mon assiette bien garnie, nous nous éloignons de la Zocalo et nous dirigeons vers cet espace aménagé de fauteuils en bois et de tables basses. Je ne l'avais pas remarqué plus tôt, mais l'endroit est rempli d'une multitude de fleurs qui se font belles sous les éclairages feutrés.

Émilia est plus jolie encore que dans mon souvenir. Malgré mes inquiétudes, son image n'a eu de cesse de s'imposer à moi tout l'après-midi. Nous nous installons côte à côte sur des fauteuils aux couleurs vives et à l'encontre de ce que j'avais prévu, nous demeurons silencieux. La pénombre cependant me rend plus hardi et c'est avec intensité que je soutiens son regard maintenant. Face à cette audace, mon cœur s'affole. À défaut de savoir le lui dire, mes yeux assurément trahissent la passion qui naît en moi pour cette femme. Je crois qu'Émilia l'a senti et que ça lui plaît. Cette pensée me submerge d'émotions prodigieuses et troublantes. Nous restons encore un instant sans rien dire puis, elle s'approche de moi et s'assied sur l'accoudoir. Elle passe dans mes cheveux une main exquise. Pendant de longues minutes, je ferme les yeux savourant ce pur moment d'extase. Bientôt, je respire son haleine délicate alors que penchée sur moi, elle vient m'embrasser. Dans cette douce nuit, je voudrais ainsi passer le reste de ma vie. Lorsque j'ouvre de nouveau les yeux, mon regard se perd dans un ciel marine immense couvert d'étoiles. Tout à coup, je suis stupéfié : à ma gauche... la lune !

Je suis sans voix. Je ne l'avais pas vue. Dans mon empressement à trouver de quoi me changer, je n'ai pas un instant levé les yeux vers le ciel. Ce n'est que maintenant que je réalise où je suis. Je suis sur Terre ! Et je laisse échapper cette phrase sans même m'en rendre compte. Elle rigole à présent et me dit : « Tu te croyais où ? »

Au moment-même où tout devrait basculer dans mon esprit, mes émotions m'entraînant dans des états divers et contradictoires, je choisis pourtant de quitter mon fauteuil. Alors qu'elle me regarde encore tout amusée, je saisis sa main, l'attire délicatement vers moi et l'étreins ; heureux de me savoir en sa compagnie sur ma propre planète. Au même instant, un présentateur débute l'éloge des chercheurs arboriculteurs dont Émilia m'a entretenu plus tôt. Ils sont en avance ! Le moment est venu de quitter cet endroit et d'assister au dévoilement du « clou de la soirée », ce fruit dont le nom m'échappe à présent. Je suis inquiet à l'idée qu'elle me présente à des gens. Je me sens du coup coincé. Je suppose que des personnes en autorité seront présentes à cette heure-là, des sentinelles peut-être. Je sais que je risque d'être repéré. Cela me donne la chair de poule. Je voudrais tant prolonger ce moment avec elle, mais pour l'heure, des scénarios d'horreur se

succèdent dans ma cervelle à un rythme ahurissant. Je cherche un moyen de me sortir de là. Je vois bien qu'elle s'est aperçue de mon trouble. Je ne sais pas quoi lui dire. Je me risque pourtant :

« Émilie, je dois partir. Je voudrais tant rester avec toi. Il y a beaucoup de choses que je veux... que je devrais te dire. »

Un long moment, elle me regarde sans rien dire. Elle a compris. Nous n'irons plus à la fête. Dès lors, elle sait que j'ai peur. Elle prend ma main et m'entraîne sur la route qui longe son village. Nous y marchons longtemps en silence. Je tente de ralentir le rythme de ma respiration, j'ai besoin de retrouver mon calme. La nuit est douce et pourtant j'ai froid. Elle se blottit contre moi comme si elle l'avait deviné. Elle s'arrête au passage d'un sentier, me regarde intensément à la lumière de cette lune qui me rappelle que j'aurais pu la rejoindre il a bien longtemps, et elle me dit : « Je ne saurais l'expliquer Sam, mais j'ai su dès l'instant où je t'ai vu que quelque chose te troublait. Je n'ai pas peur. Je pense que tu es un homme bien. Les villageois vont fêter jusqu'à l'aube. Tu pourras me parler. Nous avons plusieurs heures devant nous. »

Nous empruntons cette fois un sentier étroit et couvert de racines qui nous conduit vers un boisé plus dense. Nous avons marché longtemps, les bruits et les lumières du village ont presque entièrement disparu. Nous parvenons en bifurquant à une habitation de petite taille enchâssée entre les arbres. Son toit pentu est recouvert de tuiles qui brillent sous la lune. Une table ronde et quelques fauteuils nous accueillent. Aux fenêtres, sont accrochées des boîtes remplies de pousses et de fleurs. Émilie ouvre la porte et l'unique pièce s'éclaire aussitôt. Elle tamise la lumière et cache l'accès aux fenêtres grâce à des stores qu'elle déroule délicatement. Dans un même espace, une cuisine et un salon aux meubles clairs nous regardent. Les fauteuils bas sont recouverts d'une étoffe aux larges motifs floraux blancs et crème sur fond rouge. Ce décor gai m'inspire, me rassure et me réchauffe aussi.

Sans dire un mot, elle nous prépare à boire et dépose quelque chose à manger dans une assiette qu'elle apporte au salon. Je regarde sans me lasser cette femme dont je me sais désormais amoureux. Cependant, je sais aussi que tout à l'heure, nous devons ensemble franchir le pas vers une autre réalité. Je m'engage alors : « Vois-tu Émilia, je ne saurais même pas te nommer ce qui se trouve dans cette assiette. »

Elle me regarde sans répondre. Elle attend que je poursuive.

« Sur les tables de la Zocalo, je n'ai rien reconnu que nous mangions. Je ne connais ni ce village ni qui que ce soit qui l'habite. Je ne pourrais pas le situer sur une carte. Je n'ai aucune idée de l'endroit où la cabine m'a transporté. Je ne sais d'ailleurs rien de ce mode de transport. Je ne l'avais jamais utilisé avant. » Émilia est ahurie.

J'entame alors une longue nuit au cours de laquelle je devrai reconstituer près de deux-cents ans d'histoire. La mienne.

Dimanche, onze heures

Francis : « Alors, ou en sont vos recherches ? »

Greg : « On m'a informé très tôt ce matin qu'Hugo a été retrouvé quasi-congelé. De toute évidence, il ignorait le fonctionnement du téléporteur. Il a été intercepté au pôle sud cherchant un abri légèrement vêtu. Il est mort dans les heures suivant sa capture. Son corps a été incinéré et sera remis à des proches ce soir. »

Francis : « Qu'en est-il de Sam ? »

Greg : « Nous ne devrions pas tarder à le trouver aussi. »

Francis : « Vous feriez mieux Greg. Huit en autant de semaines, c'est une catastrophe ! »

Greg : « Mais, nous les avons tous récupérés ! »

Francis : « Expliquez-moi alors comment il se fait qu'en vingt-quatre heures, vous n'avez pas encore trouvé ce Sam et comment a-t-il pu dissimuler son parcours ? »

Greg : « Je ne sais pas. Un mal fonctionnement sans doute. »

Francis : « J'ai donné l'ordre ce matin de retirer les téléporteurs des abris. »

Greg : « Mais, monsieur... »

Francis : « Vingt mètres Greg, vingt mètres ! C'est tout ce que vous avez à marcher pour en faire usage hors d'ici. »

Greg : « Laissez-moi au moins examiner les données enregistrées dans la mémoire des appareils avant de les débrancher. »

Francis : « Cela avait déjà été tenté il me semble ? À l'heure où je vous parle, ils ont été confiés à un ingénieur qui vous tiendra au courant de ses observations. »

Greg : « Je compte bien régler cette affaire aujourd'hui ! »

Francis : « Cette fois, n'incinerez pas le gars avant que je l'aie vu. »

Greg s'en retourne en direction du secteur nord. Il est tourmenté et il a de quoi. Hugo court toujours. Il n'a pas été en mesure de le suivre, encore moins de le capturer. Il lui faudrait parcourir une centaine de circuits. C'est une tâche colossale et il dispose de peu de temps. Lui et son équipe en ont bien visité une trentaine déjà, sans succès. Il est dès lors convaincu que les gars savaient s'y prendre, qu'ils connaissaient les procédures de transport et de plus, savaient brouiller les pistes. Seraient-ils en mesure de revenir ? Le voudraient-ils ? Sans coordonnées proposées parmi les itinéraires disponibles, il faut connaître les entrées. Maintenant que les téléporteurs ont été retirés, il leur faudrait connaître celles des cabines aux abords des abris et prendre le risque d'être interceptés au retour.

Un problème s'ajoute : il ne peut plus prétendre avoir trouvé Sam à moins que ce soit le cas. Francis insiste désormais pour voir le corps. Ce matin, il avait un cadavre sous la main. Incinérer un corps et s'en servir comme alibi s'est avérée chose facile grâce à cette femme sans famille. De plus, la loi interdisant d'afficher ou de présenter le portrait de travailleurs en cavale, lui pose un inconvénient de taille. On dit que si l'un d'eux s'échappe et qu'on ne parvient pas à le retrouver dans un délai de quarante-huit heures, il faut le considérer comme définitivement envolé. Il tentera vraisemblablement de vivre en forêt et ne cherchera plus à revenir. Dans le cas présent, le scénario pourrait être tout autre.

Ces deux disparitions l'angoissent au plus haut point. Il avait, sans trop de mal, réussi à retrouver les six évadés précédents grâce aux circuits enregistrés dans la mémoire des appareils. D'aussi loin qu'il se souvienne, peu de gens ont pu s'échapper pour de bon. Presque tous les fuyards ont été retrouvés et éliminés. Les travailleurs encore en fuite sont si peu nombreux qu'on les compte sur les doigts d'une main. S'ils vivent encore, certains sont très âgés maintenant. Qui oserait raconter ce qui se passe ici sans passer pour un fou ? Ou pire, s'arranger pour qu'on le reprenne. À part le gouvernement central et le personnel, personne ne sait que ce lieu existe. Plus tard aujourd'hui, il révisera les fiches de Sam et Hugo ainsi que celles des quelques fugitifs jamais retrouvés.

Il se rassure en pensant que d'ici peu, l'implantation d'une puce de repérage découragera à tout jamais ceux qui planifiaient s'enfuir. Cela allégera d'autant sa tâche qu'il soupçonne Francis d'avoir perdu confiance en lui.

Dimanche, onze heures

Aux premières lueurs du jour, Émilía s'est blottie contre moi et nous nous sommes endormis. Plus tôt, quand j'ai ouvert les yeux, elle était là, assoupie au creux de mon épaule. J'ai longtemps suivi le rythme de sa respiration, puis j'ai somnolé un peu.

Cette nuit, j'ai raconté mon histoire et celle des miens. Elle a pleuré. Puis, elle a ouvert un tiroir et en a sorti un appareil muni d'un écran lumineux à l'aide duquel elle m'a raconté la sienne. À la lumière de nos échanges, il existe aujourd'hui deux civilisations peuplant la Terre. Nous sommes la main-d'œuvre, eux les élus. Ce nom leur a été donné après qu'ils eurent miraculeusement échappé aux brasiers qui ont décimé la quasi-totalité du globe en 2144. Ils avaient pris naissance, selon ce qu'ils ont appris, à la suite de puissantes tempêtes solaires dont la Terre aurait subi les contrecoups. Des milliards d'individus ont péri brûlés ainsi que tout ce qui se trouvait à proximité. Les effets ionisant ont eu des répercussions terribles sur certaines races qu'ils ont complètement anéanties. Pendant plus d'un siècle, alors que nous vivions dans des abris sensés nous protéger des radiations issues d'un conflit nucléaire planétaire, les survivants de son monde n'ont pas pu quitter les lieux qui les ont sauvés du cataclysme. On leur a dit que la planète était dans un tel état que les zones touchées représentaient un risque pour leur vie. Selon elle, de nombreux territoires sont encore inaccessibles et il faudra attendre des années avant de pouvoir s'y aventurer. Des murs de démarcation ont été érigés autour des zones à risque. Je m'en suis fait l'image de la grande muraille de Chine détruite en 2127.

Dans son monde, de petites communautés se sont formées, les aînés constituant les nouveaux gouvernements. Les grands centres ont presque entièrement disparu laissant place à des agglomérations plus modestes. Beaucoup sont retournés à la terre en des lieux où les sols étaient encore cultivables. Le pétrole se raréfiant, les moyens de transport ont dû évoluer et de là sont nés les téléporteurs. Une technologie avancée permet de communiquer en une fraction de seconde d'un bout à l'autre de la planète, une autre permet la régularisation des climats. Ce qui

reste de leur histoire, remonte presque exclusivement à cet instant fatidique. Ce qui précédait appartient à la mémoire des disparus.

Un gouvernement central veille au bien-être des populations. Les gens sont libres d'aller et venir. Émilía et sa mère habitent le village de Cambarro depuis six ans. À la mort de son père, elles ont quitté un grand centre pour s'établir ici afin qu'Ania puisse se consacrer entièrement à l'arboriculture. Pour sa part, Émilía est artiste peintre. Les biens de consommation sont accessibles à tous selon leurs besoins. Les monnaies qui existaient autrefois ont complètement disparu. Les villes et villages sont sensés pourvoir aux besoins de toute la communauté. Les règles de vie sont basées sur l'équité. La participation au travail se fait de manière volontaire, selon les goûts et les ambitions de chacun. Émilía et moi savons maintenant que l'équité sur laquelle sont édifiées les sociétés qu'elle habite n'est pas la raison d'être des nôtres.

De longues minutes, je suis resté appuyé à la fenêtre à regarder dehors, les yeux dans le vide.

« Elles te manquent, n'est-ce pas ? »

« Oui, et je suis inquiet aussi. »

Émilía quitte le canapé où nous avons passé la nuit et vient se blottir contre moi. Son corps est encore chaud de sommeil. Nous restons ainsi un peu perdus dans nos pensées et dans des souvenirs dont nous doutons à présent. Elle s'étire sur la pointe des pieds et dépose sur mes lèvres un baiser plein de tendresse. « Va, va te laver pendant que je nettoie tes vêtements. Quand tu auras fini, ce sera mon tour puis, nous mangerons. Je dois t'apprendre plein de choses ! » Sa bonne humeur soudaine me sort de ma mélancolie et je m'exécute. À table, elle m'apprend le nom des mets que nous mangeons. Ensuite, c'est sur cet écran lumineux, un ordinateur, que se poursuivra mon éducation. Puis, elle me parle de leurs coutumes, de cette liberté d'être que je n'ai jamais connue, des gens de son village, de sa famille, de ses amis, de son art.

« Alors que tu dormais profondément au petit matin et que tu ronflais, me dit-elle d'un air taquin, j'ai transmis à ma mère un message pour lui dire que j'entrerais ce soir et que je veux lui présenter un ami. »

« Ça m'effraie tu sais de faire contact si tôt. Si elle ne m'aimait pas et voulait investiguer sur mon compte ? »

« Elle n'investiguera rien du tout. Laisse-moi te raconter. Je devais avoir cinq ans, mon frère huit. Nous vivions en ville. Un jour, mes parents ont accueilli une femme qui avait marché longtemps et s'était égarée. Nous l'appelions Tantine. Elle semblait avoir perdu la mémoire. Enfin, c'est ce qu'on nous a raconté. Comme toi, elle ne connaissait rien de nos coutumes, comme toi aussi elle avait peur d'être vue. Tantine est restée avec nous de nombreuses années. C'est oncle Charlie qui a pris soin d'elle après notre départ. Elle est décédée l'an dernier, elle était presque centenaire. »

« Tu penses que d'autres ont réussi à s'échapper ? »

« C'est ce que ton histoire et la sienne n'incitent à croire. Tantine ne m'a jamais fait la moindre confiance. Elle a peut-être gardé pour elle son passé. Cependant, je pense que nous devrions visiter oncle Charlie. »

« Tes parents, tu crois qu'ils savaient d'où elle venait ? »

« Si c'est le cas, ils n'en ont jamais parlé. »

« Ta mère sait mon nom ? »

« Non, elle sait juste que je viens avec un ami. »

Les heures de l'après-midi se sont vite écoulées. Avant que nous partions rejoindre sa mère, Émilía s'est absentée en me disant que je pourrais circuler ici sans risque. Je suis allé dehors, heureux de respirer l'air doux et parfumé. J'ai repris le sentier et j'ai marché jusqu'au lac. En effet, l'endroit était désert, probablement en raison de la fête qui s'est terminée tard dans la nuit. Au loin, il y avait des baigneurs et des

embarcations. Les enfants poussaient des cris de joie en plongeant d'un quai flottant. J'avais vu des scènes semblables dans mes manuels scolaires mais je n'aurais jamais pensé assister à un tel spectacle. Je suis resté longtemps à observer les oiseaux s'élancer dans des vols planés si bas qu'ils touchaient presque l'eau. J'ai pensé à ma mère et à ma sœur qui me croient sans doute à tout jamais disparu. Je veux les retrouver !

Le soleil s'est mis à décliner peu avant qu'Émilie emprunte l'étroit sentier qui la mène jusqu'à moi. J'investigue sa démarche, ses jambes et ses courbes. Elle est magnifique, d'une beauté inimaginable. Mon corps gorgé du soleil de l'après-midi a des appétits d'elle. La douceur de ses gestes la rend plus désirable encore. Je me lève de ce fauteuil d'où je suis le plus heureux spectateur ; j'avance vers elle et je pose ses sacs sur le sol. Mon regard trahit ce que je veux ; le sien me dit que c'est ce qu'elle désire aussi. Cette fois, nos baisers échangés seront intenses, passionnés. Bientôt, c'est dans mes bras qu'elle ouvre la porte et nous vivrons l'heure suivante les plus merveilleux instants de notre vie.

Dimanche, vingt heures trente

« Vous devriez rentrer Greg, il est plus de vingt heures. »

Frank est de retour depuis peu. Lui et ses hommes ont visité les derniers circuits qu'ils croyaient susceptibles d'avoir été choisis par Sam et Hugo. Ils sont rentrés bredouilles. La journée a été longue, mais Greg veut finir sa lecture.

« Je pars dans un moment. »

« Vous savez, ils ne reviendront pas. Ils ne connaissent personne là dehors. Vous croyez qu'ils vont risquer qu'on les trouve ? Non. Ils vont se terrer quelque part et on n'entendra plus jamais parler d'eux. »

« J'aimerais vous donner raison Frank, mais je n'en suis pas si sûr. Connaissez-vous le virus qui a emporté le père de Sam ? »

« Non et je ne vois d'ailleurs pas le rapport. »

« L'homme avait, sans le vouloir, trouvé accès à l'entrepôt des livraisons externes. Il a cru que c'est là qu'il devait déposer ses caisses. Ce qu'il a fait. En quittant, il a par mégarde accroché le contrôle d'ouverture des portes donnant sur l'extérieur. Bien entendu, une alarme a sitôt retenti et le secteur a été bouclé. Nous avons enfilé nos combinaisons et l'avons conduit à l'infirmierie. Là, nous lui avons injecté un produit radioactif puis, nous l'avons retourné chez lui. Cinq jours plus tard, il était au plus mal et l'infirmierie est retournée le chercher. Nous avons prétendu qu'il était victime d'une grave infection virale et nous avons mis tout le secteur en quarantaine. Bien entendu, sa famille ne l'a jamais revu. »

« Je ne comprends pas. Pourquoi ne pas l'avoir éliminé tout simplement ? »

« Eh bien, Pete était un homme discret et travailleur. Il se mêlait peu et malgré cela, il avait de l'influence sur son entourage. Il véhiculait de grandes valeurs morales ; il prônait la paix et le respect des consignes. Il était apprécié des siens et participait en quelque sorte au contrôle des populations. Sa mort pouvait nous être utile à plusieurs égards, mais il fallait que les choses soient bien faites. Ce jour-là, nous avons vite compris que nous ne pouvions abattre cet homme sans inciter des gens à se rebeller. De plus, nous n'avions pas le temps de mettre en scène un accident, ses coéquipiers, également induis en erreur dans leur parcours, le suivaient de près.

Vous vous rappellerez que quelques mois plus tôt, pour sauver les apparences alors que certains membres du personnel avaient été aperçus dehors sans combinaison de sécurité, nous avons prétendu que des chercheurs testaient des vaccins en voie d'être concluants pour contrer les effets des radiations. Vous vous rappellerez aussi combien la nouvelle s'est répandue rapidement. Lorsque nous avons mis tout le monde au courant qu'il fallait que chacun soit vacciné à plusieurs reprises avant d'espérer aller dehors et que nous procédions encore à des ajustements pour contrer les graves effets secondaires actuels, cela a redonné espoir à plusieurs, mais calmé le jeu. »

« Oui, je me rappelle... »

« Eh bien, Pete nous permettait de donner du crédit à cette histoire. Lorsque nous l'avons récupéré et transporté à l'infirmierie, nous lui avons dit que nous lui injectons ce vaccin expérimental anti-radioactif en l'informant que les effets secondaires seraient déplaisants quelques jours. Nous espérions qu'il en fasse part à sa famille puis que l'information circule. Il est retourné chez lui et vous connaissez la suite. Grâce à son décès, nous laissons planer deux versions sur sa mort : la thèse d'un virus et celle d'un vaccin qui, à l'administration d'une seule dose, s'avère inefficace. La mort de Pete venait semer doute et confusion, et conséquemment, consolidait la peur que les gens ont de l'extérieur.

L'attitude de Sam a beaucoup changé après la mort de son père et il s'est davantage refermé. Il a souvent été aperçu nous observant. Son père et lui avaient beaucoup en commun dont cette aptitude à gagner le respect de leurs semblables, même si Sam restait un être plutôt solitaire qui faisait sa routine et rentrait chez lui. En étudiant sa fiche caractérologique aujourd'hui, j'ai eu la conviction que Sam représente pour nous une menace et que nous serions bien naïfs de l'ignorer. Il est un homme secret qui, comme sa sœur me le confirmait, se confie peu, même à sa famille. Ce qui ne l'empêche d'avoir fait montre de dispositions stratégiques remarquables en s'associant à notre insu l'un de nos plus brillants scientifiques et ce, sans que personne ne suspecte jamais quoi que ce soit. Je pense que si un jour un fugitif se décide à revenir ce sera lui. Je pense même qu'il va le tenter. »

Dimanche, vingt heures trente

Émilia m'avait apporté de quoi me changer. Elle m'a même déniché des chaussures confortables. Ces vêtements me vont bien. Elle me sourit, visiblement charmée par mon apparence renippée. Elle a choisi de porter une robe de coton jaune léger qui laisse deviner au moindre éclairage sa taille délicate et le galbe de ses fesses. Pour peu, je lui enlèverais tout et lui referais l'amour. Pourtant, auprès d'elle, je tangué entre deux vies : celle où je me blottis dans les bras de la femme que j'aime et l'autre qui m'amène ailleurs.

Dans le trouble que me cause notre rencontre à venir, j'ai peu mangé. J'ai voulu que nous répétions ce que depuis hier elle m'a appris. Émilia a répondu que ce que je sais, je le sais pour de bon ; qu'il est inutile pour le moment de tenter d'en absorber davantage ; que ma mémoire avait déjà choisi ce dont elle a besoin.

Nous reprenons la route en sens inverse lorsque la nuit s'est présentée. Il fait encore chaud. Tout n'est que silence. Les gens ont dû se coucher tôt. Seuls nos pas clapotent sur cette surface dure interrompant au passage le chant de petites bêtes cachées dans l'herbe. Sa main dans la mienne, je suis l'homme le plus puissant du monde. Je sais pourtant que de nous deux, c'est elle qui détient le pouvoir ; un pouvoir allié d'une infinie douceur et d'une compassion sans limites.

Parce que nous avons marché longtemps, mon esprit a retrouvé son calme et je mets en perspective les instants qui s'annoncent. Je me suis rappelé mes vêtements cachés dans les fougères et je suis heureux de m'apercevoir que personne ne les a vus. Je signale à Émilia la maison où je suis entré hier. Elle connaît ses propriétaires, mais ils ne se fréquentent pas. Ce sont des gens bien ; ils n'ont pas dû s'inquiéter. Les villageois ne manquent de rien et leurs portes ne sont jamais verrouillées. Voilà qui m'amuse. L'avoir su, je ne serais pas entré par la fenêtre.

La maison d'Émilia se trouve à quelques pas de la Zocalo. Je reconnais non loin de là le sentier qui mène aux cabines. La devanture est abondamment éclairée par les réverbères installés tout autour de la place centrale qui invitent les marcheurs à

s'asseoir et à converser. À vingt-trois heures, les lumières seront tamisées et ne permettront que des déplacements prudents. Je suppose alors que des amoureux comme nous se saisiront de l'endroit.

Sa mère nous aperçoit alors que nous arrivons près de l'entrée. Elle vient nous ouvrir en souriant. Émilie et elle se ressemblent beaucoup. Sa maman est une jolie brunette aux yeux bleus. Ania ne doit pas avoir encore cinquante ans. Je ne sais d'ailleurs pas quel âge a la femme que j'aime. Émilie l'embrasse et l'étreint tendrement puis elle me présente. Ania me serre la main avec chaleur et me sourit de ce sourire qu'elle a volé à sa fille. Puis elle nous dit : « Venez, venez, je vous ai préparé quelque chose à grignoter. »

Nous prenons place à la cuisine sur des bancs très hauts près d'un comptoir. Au même moment, je suis pris de vertiges. Mon cœur bat à tout rompre et malgré l'ambiance feutrée, je ne parviens pas à calmer mon émoi. Je n'ai pas assez mangé et j'ai beaucoup aimé ma belle mais, il y a avant tout cette peur au ventre revenue soudainement.

« Je suis heureuse de vous rencontrer Sam. Émilie m'a raconté qu'elle s'est enfuie avec vous hier. Je reconnais qu'elle a bon goût. » Puis, elle me pose l'ultime question : « D'où venez-vous ? »

Du coup, mon cœur quitte ma poitrine et remonte jusque dans mes tempes, il fige mes muscles et anéantit tout espoir de fuite. À cet instant, j'ai oublié ce que ma mémoire était censée se rappeler. Le temps à répondre a mis des années et quand je reviens à moi, tout ce que je trouve à dire c'est : « d...des abris. »

Ania est bouleversée et Émilie saisit ma main qu'elle caresse comme pour me dire : « Je suis là, je suis là ! »

« Ah mon Dieu ! Allons nous asseoir au salon. Je vous en prie, prenez garde Sam en descendant de ce siège. »

Je ne sais plus quoi dire maintenant que ma mémoire revient au galop. Nous n'avions pas prévu mentir, toutefois cette question est venue bien trop tôt. Je devais prendre l'initiative de la conversation et amener le sujet doucement, mais Ania détient le pouvoir qu'elle a aussi transmis à sa fille et de nous trois, c'est moi qui suis le plus sous le choc.

Nous prenons place au salon et sitôt Ania raconte :

« Il y a très longtemps, une femme est arrivée chez nous. Elle était épuisée et ne se rappelait plus d'où elle venait. Elle était déjà âgée à l'époque, mais bien portante. Elle nous a dit avoir marché longtemps, mais n'être plus en mesure de le faire. Nous l'avons accueillie et nous nous sommes attachés à elle. Elle ne savait rien faire dans la maison ou le jardin, mais elle savait coudre. Malgré son âge, elle travaillait chaque jour. Nous voulions qu'elle s'arrête et qu'elle prenne du temps pour elle, mais elle ne voulait pas sortir. À peine allait-elle au jardin cueillir quelques légumes.

Mon époux était de nous quatre le plus proche d'elle. Elle ne parlait pas beaucoup et lui-même était un homme de peu de mots. Ils aimaient la musique et nous les entendions parfois chanter car elle avait une soif d'apprendre des airs qu'elle reprenait pour les enfants. Emilia et Zac l'appelaient Tantine et nous leur avons dit qu'elle était la sœur de grand-père. Dans la ville où nous étions, les rapports avec le voisinage étaient moins fréquents qu'ici, ainsi personne ne s'est étonné que cette dame vienne un jour habiter avec nous. Elle est décédée l'an dernier. Nous sommes arrivés trop tard pour lui dire au revoir, mais mon frère Charlie était près d'elle dans les derniers instants. Elle avait du mal à respirer et commençait à s'éteindre, seulement ses yeux lui réclamaient qu'il l'écoute. Il a compris. Il s'est penché sur sa bouche et elle a murmuré à son oreille : « Vous m'avez sauvée. Vous m'avez sauvée des abris, mais il en reste tellement d'autres. »

Je pleure à présent. Ma mère et ma sœur sont encore là et le désir de les libérer ne me quittera plus. Ania se lève et va à la cuisine d'où elle rapporte des mouchoirs et quelques breuvages. Elle me rassure et me dit que je suis ici en sécurité. Au même moment, je distingue par la fenêtre une silhouette qui me paraît familière. Un

homme arrive des cabines et s'engage sur le sentier qui longe la maison. Puis, il approche suffisamment pour que je voie son visage. Je suis effrayé. Émilie regarde à son tour, Ania aussi.

« Cet homme, vous le connaissez ? »

« Oui, c'est Greg, le superviseur du secteur nord. »

« Je ne l'ai jamais aimé. Je comprends maintenant pourquoi » me dit Ania.

À cet instant, je réalise pour quelle raison il est venu ici hier, il n'a pas passé ces heures à me chercher, il y habite !

« Il faut que je parte d'ici, je mets vos vies en danger. »

« Il serait imprudent de sortir maintenant. Une chose est sûre cependant, vous devez quitter notre village et vous réfugier ailleurs. Un grand centre serait préférable. Laissez-moi joindre Charlie. »

La place centrale a finalement été désertée, les réverbères sont devenus des veilleuses dans la nuit. Ania nous a préparé de quoi manger et mis quelques vêtements dans un sac à bandoulière. Quand les lumières chez Greg se sont éteintes, nous avons attendu encore une heure puis, nous sommes partis.

Je ne sais pas pourquoi j'avais imaginé Charlie petit homme âgé au crâne dégarni. L'homme qui vient nous ouvrir a la jeune cinquantaine et il est de forte stature. Sa chevelure est abondante et par endroits grisonnante. Ses yeux clairs pétillants et son sourire spontané me sont tout à coup familiers. Charlie est un homme fort beau. Il doit beaucoup plaire aux femmes.

Sur le même ton qu'Ania, il nous dit : « Venez, venez, entrez. Vous devez être fatigués. Vous voulez boire ou manger quelque chose ? » Je le remercie et Émilie fait de même. Il étreint ma douce et l'embrasse sur les joues, puis il me serre la main, me souriant avec amitié.

Il habite seul un grand appartement sur deux étages. Le rez-de-chaussée est un espace ample à aires ouvertes, aux lignes épurées qui tranchent avec l'extérieur de la maison. Des canapés lourds et confortables invitent au salon largement fenêtré. Le deuxième est une mezzanine où se trouvent deux chambres entre lesquelles il a aménagé un salon d'été où il aime s'installer pour lire et écrire. Du salon d'été, on accède à une jolie terrasse chargée d'arbustes en fleurs et d'arbres fruitiers qui dorment à cette heure sous les éclairages doux de la cité.

Charlie me témoigne beaucoup d'égards et autant de chaleur qu'avait su le faire Ania. Nous échangeons un peu mais l'heure avancée se lit sur nos visages. Nous prenons congé et nous montons à notre chambre. Ma belle est sereine et je suis rassuré. Je me glisse sous les draps et l'enlace comme on s'empare d'un trésor. La nuit est tiède mais nos corps sont brûlants. Nous nous aimons encore avant de nous endormir aux premières lueurs du jour.

Lundi, treize heures

La nouvelle de la disparition de Sam a rapidement circulé. À l'heure du lunch, on ose discrètement quelques questions. La mère et la sœur sont sans nouvelles. Malgré ce qu'elle soutient, Cathy est persuadée qu'il s'est enfui et qu'il est sain et sauf.

Samedi, les salons ont temporairement été fermés ; la cérémonie en souvenir de Pete a été reportée à jeudi. Beth a glissé tout à l'heure dans la poche de Sony un billet à leur intention. Ce bout de papier la brûle comme un tison : si on devait le découvrir, l'une et l'autre seraient perdues.

À quatorze heures, tout le monde retourne au travail. Sony reprend le chemin des ateliers. Elle pense passer par les toilettes et découvrir ce que contient ce message. Dans les espaces communs, il y a des caméras partout. Oseraient-ils aller aussi loin que d'en installer maintenant dans les cabinets de toilette ? Il se peut bien que si. Elle se ravise et poursuit vers son lieu de travail. Dans la soirée, elle se fait couler un bain très chaud ; la pièce s'emplit d'une brume qui colle

partout. Elle sort de sa poche le fameux billet et elle lit : « Les gens commencent à s'organiser. Certains ont trouvé des passages. Nous serons là jeudi. »

« Maman, ce soir je peux m'endormir près de toi ? »

« Bien sûr ma belle. »

Sony annoncera à sa mère en lui chuchotant à l'oreille que des passages ont été découverts et qu'une révolution se dessine.

Lundi, treize heures

La position du soleil indique au réveil que nous avons dormi longtemps. Charlie a laissé un mot sur la porte de notre chambre. Il reviendra à seize heures et nous sortirons dîner.

Dans l'après-midi, Émilie s'est mise en frais de poursuivre mon éducation. En quelques heures, j'ai appris à ouvrir un ordinateur et joindre Ania ; me repérer en ville pour éventuellement emprunter les transports en commun. Je sais maintenant choisir un circuit et me déplacer avec les téléporteurs. Elle a ri et m'a dit que j'étais fait pour ça ! Elle m'a promis qu'elle m'apprendra à me servir d'une bicyclette. J'en sais encore un peu plus sur leurs coutumes et leur histoire, et quoique que j'aie été déçu de l'entendre, elle me confirme qu'ici aussi tous ne sont pas des êtres solidaires. Dans un monde qui me paraissait s'être développé comme un paradis, l'humain a semble-t-il gardé sa part d'ombre.

Charlie revient un peu après seize heures. Il nous annonce qu'Ania se joindra à nous pour dîner. Le couple chez qui nous allons manger enseigne dans la région. Ils sont géologues de formation et ont travaillé toute leur vie jusqu'à récemment au service du gouvernement central. Ils ont été remplacés dans leurs fonctions parce qu'ils suspectent qu'on voulait se débarrasser d'eux. Cependant, ils ont gardé des liens étroits avec des collègues qui poursuivent en leur compagnie des investigations sur les zones interdites. Ils savent tous brouiller les données de leurs déplacements. Ils nous apprendront ce soir comment faire. Des collègues ont

découvert ce qu'ils pressentent être les abris. L'accès à ces lieux est quasiment impossible. La mort de Tantine est venue leur confirmer cette crainte : malgré les événements troublants du passé qui auraient dû nous unir, dans notre monde, des humains en asservissent encore d'autres.

À vingt heures, nous retrouvons Henri et sa compagne Béatrice. Deux femmes sont déjà sur place. Kathleen et Fanny sont d'anciennes collègues du couple et nous apprenons que leur cercle rassemble une trentaine de scientifiques ayant les mêmes préoccupations. Ania arrive, vient vers nous et nous embrasse. Sitôt, nous sommes conviés à nous asseoir et à manger.

Fanny nous apprend que de nombreux abris sont construits sur d'immenses territoires. Elle a pu en observer à perte de vue. Aucun itinéraire connu de téléportation ne permet de s'y rendre. C'est par un concours de circonstances qu'elle a trouvé ce parcours. Pour les voir de plus près, elle et des coéquipiers ont dû escalader les murs de démarcation de la zone interdite, faits de pierres et hauts d'au moins cinq mètres puis, marcher sur presque deux kilomètres. Les abris forment de longs rectangles qui semblent n'avoir qu'un seul étage. Les toitures sont par endroits fenêtrées de verre teinté ainsi que le contour de l'édifice sur trois faces. Chaque construction peut aisément accueillir plusieurs centaines de personnes. Des rails de convoi mènent à ce qui semble être un hangar bâti à l'extrémité où il n'y a pas de fenêtres. Chaque abri est enclavé dans une forêt plus ou moins dense. Une clôture opaque haute de quelques mètres la ceinture, vraisemblablement pour empêcher la circulation de la faune et le rayonnement de la lumière. Des ultrasons sont émis en permanence pour éloigner les oiseaux.

Je leur confirme qu'il est exact que nous n'avons jamais vu aucun animal circuler. Je leur décris alors l'intérieur. L'édifice est divisé en quatre secteurs identifiés aux points cardinaux. À l'étage, se trouvent de nombreuses zones de lumière au plafond dans les espaces communs ainsi que sur les murs des appartements. Chaque secteur a son centre d'entraînement ainsi qu'un poste médical : l'infirmerie. Des jardins intérieurs ont été aménagés partout dans les aires communes vraisemblablement dans le but de créer pour ces lieux des espaces accueillants.

Au sous-sol se trouvent les cuisines, les ateliers et les usines ainsi que les entrepôts. S'y trouvent également les serres et les élevages, illuminés presque en permanence grâce à des éclairages s'apparentant à la lumière du jour. Les conduits reliant un secteur à l'autre ne présentent aucun accès vers l'extérieur. Le sous-sol recèle aussi des aires inaccessibles aux travailleurs. Pour nos déménagements, nous prenons place avec nos effets personnels dans une pièce éclairée et sans fenêtre qui se meut jusqu'à destination. De la même manière, nous accédons aux piscines et aux aires de jeux ainsi que sont emmenés les enfants en garderie et à l'école. Peu après ma naissance, des caméras de surveillance ont été installées dans toutes les aires communes. Il n'y en a pas dans les appartements. Il n'y en a pas non plus dans les conduits où il n'existe aucune sortie et où aucun rassemblement n'est autorisé.

Mon père m'a confié peu avant sa mort, qu'au sud un entrepôt donne accès à l'extérieur. Des portes gigantesques s'ouvrent sur une voie bétonnée munie de rails. Cela signifie que le hangar qui s'y trouve est l'endroit d'où partent les marchandises par téléportation. Il est clair désormais, que contrairement aux idées véhiculées, ce ne sont pas les villes et les villages à eux seuls qui pourvoient aux besoins de la communauté.

Ania est déjà rentrée et il se fait tard. Nous convenons de nous revoir demain pour tracer le plan de l'intérieur des bâtisses. Plus tard cette semaine, leur collègue Louis, à qui on doit nos déplacements indétectables, se joindra à nous. Béatrice nous dit que des chercheurs sont sur le point d'atteindre le réseau central donnant accès à tous les itinéraires possibles.

Mardi, huit heures

Mardi, Charlie a pris congé. Le frère d'Émilía est arrivé tôt et nous avons tout de suite fraternisé. Il a vingt-huit ans, ce qui veut dire que ma belle en a vingt-cinq. C'est un jeune homme de taille moyenne mais de forte musculature, comme son oncle. Zac a les traits de son père selon Émilía, mais ils ont tous deux les mêmes mimiques. Nous avons pris le petit-déjeuner sur la terrasse et avons rigolé des souvenirs d'enfance qu'il a racontés malgré les protestations de sa sœur.

Tout à l'heure, nous nous rendrons dans le secteur le plus achalandé de la ville. Nous prendrons les transports en commun un certain temps puis nous poursuivrons à pied. Charlie veut nous éclairer sur un élément architectural qui, dit-il, nous est familier.

Deux heures plus tard, plusieurs immeubles en hauteur, vitrés des quatre côtés se trouvent devant nous. D'autres édifices bas et déployés en largeur se sont insérés entre eux. De nombreux espaces gazonnés et joliment paysagés adoucissent la vue. À cet endroit, l'aménagement urbain ressemble étrangement à celui des villes du 22^e siècle. La circulation est dense mais somme toute assez silencieuse. Je découvre des véhicules à quatre places aux couleurs gais qui vont et viennent dans tous les sens. La plupart roulent à proximité du sol, mais certains se déplacent à plusieurs mètres de hauteur. Charlie, me recommande de respecter à la lettre les consignes de passage.

Je lui demande alors pourquoi on ne s'est pas contenté des téléporteurs pour se déplacer, étant donné que les distances parcourues se font en un éclair. Il me répond que ce mode de transport comporte certains désavantages dont celui de n'accommoder qu'une personne à la fois. De plus, les téléporteurs n'ont été conçus que pour les déplacements d'une ville ou d'un village à l'autre étant donné qu'aucune route ne les relie. Dans les villes, même si nous disposons de transports en commun, beaucoup apprécient avoir leur motocyclette ou leur voiture pour circuler avec leur famille.

Il m'apprend à ce moment que ses amis espèrent faire usage de véhicules pour se rendre dans les zones à risque. Pour l'instant toutefois, on ne sait pas encore comment y accéder à partir d'un point précis. Il m'explique qu'on soupçonne que les cartes terrestres ont été refaites avec des mesures faussées. Pour cette raison, jusqu'à ce que nous ayons des kilométrages précis, nous ne pouvons estimer les charges électriques nécessaires pour nous y rendre. Il me rappelle que c'est par un concours de circonstances que Fanny a été transportée aux abords des murs de démarcation. Ses connaissances lui ont permis de conserver les données de son circuit pour ses visites subséquentes. Cependant, aucun déplacement par téléportation n'indique jamais la distance parcourue.

Au bord d'une rivière qui scinde la ville en deux, une large place publique accueille des festivals qui ont lieu toute l'année. En arrivant sur place, Émilie tout à coup fait le lien : « Je n'y avais jamais prêté attention. Regardez l'agencement des tuiles au sol : c'est le même que celui de notre village ! » Charlie nous raconte qu'il est en fait le même partout. Où que nous allions, tous les lieux de rassemblement reprennent ce gabarit et il y a à cela une raison. Plus tard, Louis nous fera part de ses découvertes le concernant. Nous avons suffisamment trainé ici et nous reprenons la route en direction de l'appartement de Charlie.

Dans l'après-midi, Émilie m'amène en montage. Charlie, Zac et Béatrice viendront à notre rencontre vers dix-huit heures. Nous pique-niquerons dans un décor splendide. J'ai grand besoin de ce temps de répit et je crois qu'Émilie aussi. Mon esprit est chargé à bloc et j'ai du mal à m'arrêter de penser. Nous prévoyons passer une bonne partie de l'après-midi étendus dans l'herbe blottis l'un contre l'autre.

Quand nos amis arrivent à dix-huit heures, j'ai encore la tête qui tourne : de vin, je n'avais jamais bu. Cette liqueur s'est avérée un aphrodisiaque efficace pour répondre aux appétits de ma belle. En arrivant, Zac me salue d'un sourire entendu ayant vu de loin, comme tous les autres d'ailleurs, que nous nous empressons de nous rendre présentables.

Louis qui n'avait prévu nous rencontrer que dans quelques jours a pu se joindre au groupe finalement. Béatrice a apporté un bloc de papier sur lequel je dessine les espaces qui ont constitué mon univers depuis bientôt trente ans. Considérant le grand nombre d'abris découverts et en regard du mouvement continu des populations, je sais désormais que sur ce vaste territoire des zones interdites, ma mère et ma sœur peuvent se trouver n'importe où. Cela donne à mon bonheur avec Émilie une saveur douce-amère. Louis a pourtant des nouvelles encourageantes. Ils ont découvert des coordonnées de transport qui jusque-là leur étaient inconnues. On avait déjà procédé à des comparaisons entre les données des circuits connus et leur destination et trouvé des dénominateurs communs. Si les coordonnées qui mènent au mur de démarcation relevées par Fanny et les nouvelles en ont aussi, cela voudra dire que nous approcherons du but.

Me revient en mémoire qu'il ne m'a pas semblé vivre de décalage horaire en arrivant à Cambarro. J'avais très faim environ une heure après mon arrivée au moment-même où l'activité diminuait dans les téléporteurs. Je le sais parce que je mange tous les jours à midi depuis des années et que j'avais dû m'enfuir vers onze heures selon le minutage de mon parcours d'un entrepôt à l'autre. Nos abris et le village de Cambarro se trouveraient vraisemblablement entre les mêmes méridiens.

Dès qu'on pourra accéder à ces territoires, ma connaissance des lieux sera utile. Entre temps, Béatrice nous informe que des gens se mobilisent pour trouver des téléporteurs de marchandises. Ainsi, nous pourrons nous y rendre à plusieurs le moment venu. Charlie, pour sa part, investigate sur des moyens de défense quand viendra le temps de faire irruption car, quoiqu'on en dise, il faut désormais se prémunir contre nos semblables, du moins ceux qui tirent encore les ficelles du pouvoir.

Mardi, dix-neuf heures

Malgré la loi obligeant les autorités à ne pas investiguer auprès des élus, Greg suivant son intuition, a cherché à savoir si on n'avait pas vu Sam ou Hugo dans les parages de Cambarro. Il a prétendu qu'un neveu et son ami ne l'ont peut-être pas trouvé chez lui le jour de la fête des récoltes ou le lendemain, car il est rentré très tard.

Un homme lui a dit avoir aperçu un jeune homme vêtu comme il l'a décrit discutant avec une villageoise samedi. La description qu'il en a faite correspond à celle de Sam. Il lui aura juste fallu trouver le nom de cette fille pour découvrir qu'Émilie n'est pas au village depuis quelques jours. Il décide alors de faire suivre sa mère. Il assignera à cette tâche un jeune homme de l'équipe ambitieux et désireux de faire ses preuves, Tiago. Il l'installera chez lui dès demain.

Hugo reste introuvable, mais selon ce qu'il a relevé de sa fiche personnelle, il pense qu'il serait de nature à s'éclipser subtilement et pour de bon. En mettant la main sur Sam, il découvrira où il se cache et pourra l'éliminer plutôt que de

prétendre l'avoir fait. Cette double capture lui redonnerait confiance et l'arrestation de Sam aurait sans contredit un impact positif sur l'attitude de son supérieur.

Mercredi, onze heures

Mercredi, Zac rend visite à sa mère dans la matinée. Ils iront manger au lac en empruntant le sentier qui mène à la maison en forêt. Ce jour-là, elle est occupée par un couple et leur bébé.

« Bonjour Ania. Bonjour Zac. C'est bon de te voir, ça fait longtemps ! Nous nous apprêtons à manger. Vous restez à manger avec nous ? »

« Merci Maëlis. Zac ne vient pas souvent alors je vais tenter de l'accaparer au maximum, répond Ania en lui adressant un sourire de connivence. Nous passerons vous saluer au retour. »

Ici, l'accès au lac est plus escarpé qu'ailleurs. Les enfants ne s'y baignent pratiquement jamais. L'endroit plait aux amoureux et aux villageois qui apprécient cet espace tranquille pour faire une pause lorsqu'ils se baladent tout autour. Sitôt ont-ils fini de s'installer que vient vers eux un inconnu, un grand blond à l'allure décontractée. Il aura vraisemblablement marché derrière eux. Ania ressent pour lui une aversion soudaine. Zac qui a déjà empli sa bouche de nourriture n'y a pas prêté attention. Avant même qu'il ait fini d'avalier sa bouchée, sa mère se saisit de lui par la nuque et l'embrasse sur la joue d'un baiser qui claque aux oreilles de son fils. Éminemment surpris par cette subite démonstration d'affection, il rigole en même temps qu'il aperçoit l'homme qui les salue en passant son chemin.

Zac chuchote alors à l'oreille de sa mère : « Pourquoi diable as-tu fait ça ? »

« Je n'aime pas cet homme. Mangeons et allons faire un tour ailleurs. »

Ils s'en retournent en poursuivant la route qui contourne le lac et évitent ainsi de s'attarder chez Maëlis. Ce matin, Zac a appris à sa mère à brouiller les données de ses allers-retours en griffonnant sur un bloc les formules nécessaires qu'elle a

ensuite apprises par cœur. Il concède à Ania qu'elle a peut-être raison de suspecter cet inconnu qui vient encore vers eux au moment où ils ont décidé de quitter le village.

Pressant le pas pour se débarrasser de l'homme qui les prenait en filature, c'est en montagne – un endroit qu'Henri juge sûr – que Zac peut enfin faire part à Ania des découvertes de Louis et son équipe. Il explique : « La fréquence des ondes alpha du cerveau humain se situe entre 6 et 8 hertz. Tous les organismes vivants, la Terre comprise, vibrent à l'intérieur de cette fréquence et ont, de ce fait, une même résonance électrique. En contrôlant cette fréquence de manière électronique, on peut si on le veut influencer les ondes cérébrales de l'humanité entière. Ils pensent que sous les places publiques ont été placés les mécanismes pour ce faire. Ils suspectent que l'amnésie générale sur notre passé est le résultat d'un contrôle actif sur les populations. L'équipe de Louis a également repéré quelques centaines de kilomètres au-dessus de la stratosphère ce qu'on soupçonne être un centre de contrôle d'où déjà on effectuerait la régularisation des climats et qui sait combien d'autres choses encore. »

Ania est bouleversée. Sa vie a périclité depuis que Sam est parmi eux. Elle ne peut nier cependant qu'elle avait enfoui au plus profond d'elle-même pendant vingt ans des impressions et des sentiments qui tôt ou tard l'amèneraient à cet éveil brutal.

« Je ne comprends pas Zac. Pourquoi alors ne pas avoir systématiquement pris le contrôle des populations ? Pourquoi toute cette mascarade ? »

« Ce sont des fous, maman. Rien n'est plus enivrant pour eux que de nous regarder vivre en sachant qu'ils détiennent sur nous un pouvoir dont l'expectative d'en faire usage leur procure probablement plus de joie que de passer à l'acte. »

Zac pense qu'il faut se hâter d'informer tout le monde qu'un homme a tenté de les suivre. Ania a le sentiment que Greg est à l'origine de cette filature. Si c'est le cas, il se mettra aussi sur les traces de son frère, ce qui pourrait mettre en péril tout le groupe.

Dimanche 17 janvier 2326, neuf heures

Voilà des mois que nous sommes dispersés et qu'Émilie et moi sommes séparés. Notre alliance a beaucoup grossi. D'une trentaine à l'origine, nous sommes maintenant plus de deux cents. À partir des dénominateurs communs entre les données de Fanny et les nouveaux circuits, nous avons procédé au décodage des itinéraires menant aux hangars des abris. Des appareils de mesure ont été mis au point pour calculer le kilométrage entre les parcours. De ce fait, nous savons que Cambarro et les abris se trouvent à un peu plus de 350 km de distance. La ville où habite Charlie, Benaya, est à moins de 100 km de là.

Louis et son équipe ont dépisté de grands établissements pour accueillir les travailleurs dans des villes qui nous étaient jusqu'alors inconnues. Ces nouveaux collaborateurs nous ont aidés à construire puis à dissimuler en forêt deux téléporteurs pouvant accommoder plus d'une centaine de voyageurs à la fois. Nous estimons à environ dix mille le nombre de personnes qui seront déplacées le moment venu. Charlie nous a procuré des armes et nous a appris à s'en servir. Je rebute à l'idée de tuer un homme. Je prie pour ne pas avoir à le faire.

J'ai mille fois révisé nos stratégies et retouché les plans internes dès qu'un nouveau souvenir s'ajoutait. Ce matin, avant de la rejoindre, je pense à ce qu'Émilie m'a dit : que ma mémoire a déjà choisi ce dont elle a besoin. J'avais souhaité qu'elle ne nous accompagne pas mais tout comme Ania, Zac et Charlie, elle a choisi d'y être.

Le centre où Louis travaille a organisé une journée porte ouverte. C'est un habile stratagème qui permet au gouvernement central de prétendre qu'on œuvre en toute collaboration à la recherche scientifique. Dans les faits, les diverses équipes assignées à un projet en ignorent le plus souvent les finalités. Des milliers de personnes sont attendues. En ce qui nous concerne, la destination sera les entrepôts juxtaposant son édifice. Nous y aurons accès par le sous-sol du centre de recherche que nos collaborateurs auront privé des caméras de surveillance. Craignant que nos descriptions aient circulé, plusieurs d'entre nous avons changé

la couleur de nos cheveux et de nos yeux grâce aux procédés de maquillage en vogue.

À dix heures, je prends les transports en commun en compagnie d'un couple dans la vingtaine qui s'est joint à nous. Ils ont une fille de deux ans et c'est pour elle, m'ont-ils raconté, qu'ils sont là aujourd'hui. Dès lors, l'image de ma mère et de ma sœur ne me quittera plus. En leur compagnie, je pénètre dans le hall. À partir de là, ce sont de nouveaux compagnons de route qui trouveront avec moi l'accès au sous-sol. Nous aurons ainsi procédé pendant près d'une heure en une sorte de ballet qui nous disperse aux yeux des gardiens et nous rassemble peu avant midi en face des téléporteurs de marchandises. Nous sommes une soixantaine à partir. Les autres ont été dispersés dans les villes et en zone interdite pour prendre en charge les étapes suivant notre intervention. Dès que nous serons téléportés, les communications et les transports vers les abris seront bloqués.

Je suis heureux que Fanny soit des nôtres. Malgré une nervosité palpable, lorsqu'elle m'aperçoit, elle me chuchote d'un air moqueur : « J'espère que tu n'as pas choisi d'être blond le reste de ta vie... » Ania et Zac sont arrivés depuis un bon moment. Charlie arrive le dernier accompagné de sa nièce. Emilia, jolie rousse maintenant, prend place à mes côtés et glisse sa main dans la mienne. À onze heures quarante-cinq, nous entrons les coordonnées de notre destination ainsi que celles des brouillages de parcours puis, attendons le clignotement des lumières au sous-sol : signal que nous pouvons partir.

Au moment où chacun retient son souffle, une horde de pas se fait entendre. On court dans notre direction. Nous nous regardons les uns les autres affolés. Je crie « go » et les portes se referment. En quelques secondes, nous arrivons sur les lieux. Notre départ précipité nous a tous ébranlés. Nous reprenons quelques instants nos esprits quand soudain on entend quelqu'un qui vient vers nous de l'extérieur. Un homme ouvre la porte. Nous nous emparons de lui sans qu'il ait eu le temps de réaliser que nous étions là. La porte entrebâillée nous révèle le mur sans fenêtres d'un abri. L'accès aux livraisons est resté ouvert.

Comme convenu, plus de la moitié du groupe reste derrière pour accueillir les occupants et les guider vers la muraille, munissant en armes ceux qui veulent se joindre à nous pour libérer les autres abris. Nous entrons rapidement dans l'entrepôt et nous hâtons d'amorcer notre parcours. La porte qui mène aux conduits est elle aussi restée ouverte. Je suis surpris que les abords soient à ce point déserts. Craignant une embuscade, nous avançons avec beaucoup de vigilance. Nous longeons les couloirs sans jamais rencontrer qui que ce soit. Nous découvrons de nombreuses portes déverrouillées et dans des salles, des cadavres jonchent le sol. Dans le conduit où nous avons fait irruption, il n'y a plus âme qui vive. Seuls les volailles, les fruits et les légumes semblent avoir été épargnés. Quand nous arrivons à l'étage, je suis stupéfait par le spectacle qui s'offre à nous : des gens courent dans les bois en direction de la clôture !

Nous reprenons à toute vitesse le chemin parcouru et au moment où nous arrivons dans l'entrepôt, le sol s'agite sous nos pieds. Nous courrons aussi loin que possible dans le boisé. Dans la confusion la plus totale, parmi les gens en fuite, nous agrippons des branches et nous hissons au-dessus de la clôture pour apercevoir une foule gigantesque qui déguerpit en direction de la muraille. Nous voyons alors s'effondrer l'abri dans lequel nous étions. Puis, c'est dans un fracas terrible que l'un après l'autre ils se démantèlent. Quand à notre tour nous escaladons le mur de démarcation, toutes les bâtisses sont au sol et flambent.

Épilogue

J'étais de droit, avec quatre autres personnes, héritière de la Terre. Cela n'a plus beaucoup d'importance désormais. À sa mort, mon père m'a cédé ses biens et tous les pouvoirs que son groupe détenait sur les habitants de la planète. C'est à ce moment que j'ai appris que pendant plus d'un siècle, les ancêtres de nos cinq familles ont orienté la migration d'individus sélectionnés vers des lieux protégés. Le 13 juin 2144, à partir de la stratosphère, on a pulvérisé de rayons désintégrant toute matière organique la plus grande partie du globe. Ont été épargnés les océans, les forêts et zones encore sauvages, une multitude de cours d'eau et leurs abords ainsi que les territoires sur trois zones acquises. Au fil du temps, les sites pulvérisés ont vu la végétation renaître, mais ni homme ni animal n'ont survécu.

Avaient été délimités les territoires épargnés en une dizaine de zones habitables, les habitants d'une zone étant éventuellement maintenus dans l'ignorance de l'existence des autres. Les transports avaient été arrangés pour qu'ils ne se rencontrent jamais. Des grandes prairies canadiennes, des travailleurs produiraient des biens de consommation pour les habitants des zones privilégiées que l'on appellerait « les élus ».

Pour mon trentième anniversaire, j'ai transmis les rênes du pouvoir aux citoyens de ma planète à partir de la station spatiale qui jusqu'alors contrôlait nos destinées. Avec le consentement des héritiers qui constituaient mon clan, j'ai acheminé toutes les données que nous détenions à un groupe de scientifiques qui œuvraient dans l'ombre depuis des années pour libérer des abris ceux que mes ancêtres avaient fait prisonniers.